

Elle ne voulait prévenir Herman d'aucun de ses projets ; elle le croyait d'une délicatesse et d'une susceptibilité si grandes, qu'elle ne doutait pas qu'il ne s'opposât de tout son pouvoir à la détermination qu'elle voulait prendre.

Dans quelques circonstances où Mme de Bracciano avait indirectement soulevé cette question, Herman s'était prononcé si formellement à ce sujet, qu'elle le savait capable de s'éloigner à jamais, plutôt que d'être la cause d'une démarque toujours extrêmement grave pour une femme.

Quant à l'amour d'Herman, elle y croyait sincèrement.

Lorsqu'on aime avec candeur, avec dévouement, avec héroïsme, on est si heureux de ce sentiment, qu'on ne peut croire qu'il ne soit pas partagé. D'ailleurs, les regards furtifs, les demi-mots, les soupirs, les distractions, les rêveries d'Herman n'avaient pas échappé à Jeanne, et puis, sans ombrage, la seule conscience de ce qu'elle valait et de ce qu'elle était, lui suffisait pour être sûre de voir Herman accepter sa main avec ivresse, dès qu'elle la lui offrirait.

Mme de Bracciano n'avait aucun reproche à se faire, son mari vivait loin d'elle ; aucune sympathie, aucuns rapports d'âge et de caractère n'existaient entre eux. Elle l'avait épousé par dévouement pour sa famille ; le divorce était établi pour remédier à ces incompatibilités profondes qui succédaient au mariage. Quoi de plus loyal, de plus rigoureusement juste, que de demander à jouir du bénéfice de cette loi !

Les femmes seules sont capables de cette persistance opiniâtre de volonté. Elles seules sont capables de s'aventurer si courageusement au milieu des événements les plus incertains, sans conseil, sans appui, avec l'unique espérance pour guide.

Madame de Bracciano était d'un caractère singulier. Elle n'avait pas d'amie intime, elle haïssait les confidences. Le véritable amour vit de lui, pour lui et par lui. Elle ne parlait donc de ses projets à personne, attendant avec calme le moment d'agir.

Le lendemain de l'incarcération de Boisseau par Herman et par Pierre Herbin, Mme de Bracciano vit entrer chez elle d'assez bonne heure la princesse de Montlaur.

Celle-ci n'avait pas le moindre soupçon de l'amour de Jeanne pour Herman. Sûre de la solidité des principes de sa nièce, elle blâmait seulement chez elle un excès de pitié qu'elle trouvait mal placée sur cet étranger.

Néanmoins depuis quelque temps Mme de Montlaur avait remarqué un certain changement dans les habitudes de Jeanne ; ses accès de tristesse et de gaîté folle, ses mélancoliques rêveries,

et surtout la continuelle préoccupation où elle semblait plongée depuis le départ du colonel de Surville.

Raoul n'avait jamais caché l'admiration que lui inspirait Madame de Bracciano ; mais il s'était toujours montré si respectueux, si sincèrement dévoué pour elle, que la princesse de Montlaur ne doutait pas qu'il ne fût aussi épris de Jeanne que résolu à contenir son amour dans les bornes de la plus tendre amitié.

Mme de Montlaur connaissait trop le cœur humain pour ne pas avoir souvent songé aux difficultés, aux dangers de la position de sa nièce, belle, jeune, charmante et mariée à un homme qu'elle ne pouvait aimer.

On a dit comment, indiscretement instruite, à l'insu de sa tante, que le mariage qu'on lui proposait, pouvait rappeler d'un cruel exil deux de ses vieux parents et faire rentrer la princesse de Montlaur dans ses grands biens, Jeanne avait formellement, impérieusement voulu cette union.

Ignorant la cause secrète de cette détermination, sa famille ne vit dans cette conduite que le vif désir, assez commun aux très jeunes personnes, de se marier et d'avoir un grand état dans le monde ; et puis enfin, sans cette union, Jeanne restait très-pauvre, l'Empereur ne consentait à rendre les biens immenses de la famille de Souvry qu'à la condition expresse que leur héritière épouserait le duc de Bracciano.

Plus tard la princesse de Montlaur apprit par quelle courageuse abnégation Jeanne avait sacrifié son avenir au bien-être de sa famille.

Son admiration et sa douleur furent extrêmes mais le malheur était irréparable ; ces circonstances rendaient donc la position de Mme de Bracciano doublement intéressante aux yeux de sa tante.

Connaissant la noblesse du caractère de Raoul et l'éminente vertu de Jeanne, la princesse de Montlaur vit donc presque sans crainte se développer chez M. de Surville un amour vif et pur qu'elle croyait partagé par Mme de Bracciano.

Il faut prendre l'humanité pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle peut, pensait la princesse. Jeanne remplit rigoureusement ses devoirs d'honnête femme ; elle a pour son mari les égards qu'elle lui doit ; sa conduite avec lui est irréprochable. Ce mari n'a ni ses goûts ni son âge ; il ne peut exister en eux aucune sympathie ; combien de jeunes femmes à sa place auraient failli !

Qu'importe donc qu'elle ait le cœur tendrement occupé ? L'homme qu'elle aime est en tout digne du sentiment délicat qu'il inspire.—Pour Jeanne, ce vertueux et touchant amour sera la sauve-garde la plus sûre contre les périls qui environnent une jeune femme.